

Des expositions

Turner et ses maîtres (Galeries nationales)

Grand Palais : 24 février 2010 – 24 mai 2010



La plage de Calais, à marée basse, des poissar des récoltant des appâts (détail).

Joseph Mallord William Turner (1830)

Huile sur toile, 73 x 107 cm, Bury Art Gallery, Museum & Archives ©, Lancashire

William Turner (1775-1851) est considéré comme le plus grand peintre anglais de paysages au XIXe siècle. Il a trempé ses doigts dans la peinture dès sa prime enfance. A 14 ans, consécration peu commune, il devient élève à la Royal Academy. En 1802, il est élu membre de cette académie, en 1809 il y est nommé professeur de perspective, et en 1845, à l'apogée de sa carrière, il en devient le président (intérimaire). Célèbre et riche en son temps, il n'hésite pas à créer dans sa demeure londonienne dès 1804, une galerie où il expose ses propres œuvres. Un rien « mégaloman », l'ami Turner !

Un touriste obsessionnel

Le siècle qui voit grandir Turner est celui du tourisme naissant, celui du Grand Tour, institué pour parachever l'éducation des rejetons de l'aristocratie anglaise et qui doit les mener sur le continent, en France, en Italie (jusqu'à Naples), en Grèce parfois, en Suisse puis en Allemagne.

Turner, carnets en poche, va inlassablement aller et venir dans toute l'Europe, prendre des croquis sur le motif, à l'huile et surtout à l'aquarelle dont il maîtrise rapidement la technique. Mais Turner veut aussi tout savoir de ceux qui l'ont précédé. Il a d'abord accès aux collections privées de Londres et au British Museum, seul musée existant à cette époque, créé en 1753. Puis il ira au musée du Louvre créé en 1793 et considéré comme le plus important

d'Europe, présentant aussi bien des collections des écoles du nord que des écoles italiennes ou françaises.

La création des musées est en soi une révolution. Jusqu'alors, les peintres, pour se former allaient d'un atelier à un autre. A partir du XIXe siècle le musée prend une place fondamentale dans la formation des artistes.

De Turner, on a tous retenu des paysages vaporeux, des brumes dorées, des aquarelles sublimes.... Ce n'est pas cela que l'exposition propose, au risque de vous décevoir !

Il s'agit de montrer comment Turner, travailleur acharné, est passé de la re-crédation des toiles de ses maîtres à une libération finale qui en fit le génie que nous connaissons. Cette exposition est une confrontation entre Turner et des peintres très divers (que vous pourrez admirer) avec lesquels il a entamé un dialogue pictural.

Acquérir la reconnaissance de son siècle en dépassant les maîtres

Lorsque Turner est admis à la Royal Academy, son président est Sir Joshua Reynolds (1723-1792) immense portraitiste et peintre d'histoire. Turner fit siennes ses théories : « Etudiez attentivement la nature, mais toujours en compagnie des grands maîtres. Considérez les à la fois comme des modèles à imiter et comme des rivaux à combattre ». Turner fit l'un puis l'autre !

Turner copie tout ce qui lui tombe sous le regard. Ainsi débute une longue conversation avec ceux qu'il reconnaîtra comme ses maîtres : il regarde leur travail, reprend les thèmes qui les ont inspiré et creuse leur sillon dans le but de les égaler ou de les dépasser.

Mais il n'est pas intéressé (ou pas doué) par le dessin et peu enclin aux sujets historiques qu'il n'utilisera que comme prétexte. En revanche, il excelle dans le maniement des couleurs.

Le peintre que Turner a vénéré toute sa vie est **Claude Gellée, dit Le Lorrain** (1600-1682) ou Claude, tout simplement, en Angleterre.

L'exposition montre plusieurs tableaux de Claude (dont « Le débarquement de Cléopâtre à Tarse », 1642) confrontés aux toiles de Turner. En bon élève, celui-ci reproduit fidèlement les visions sereines et harmonieuses des paysages classiques et il acquiert la science de la lumière, qu'il rend plus incandescente encore. Il force sur les jaunes au point d'être accusé de « jaunisme » par ses contemporains. Mais déjà le sujet, « La fondation de Carthage par Didon », n'est que prétexte, seule la déliquescence du soleil dans le ciel importe.

Turner s'inspire aussi de **Rembrandt** -1606-1669) et de ses clairs-obscur, en particulier dans « Le Moulin », ici présent. Deux œuvres de Turner sont confrontées au Moulin. Dans « Four à chaux à Coalbrookdale », l'on perçoit sa fascination pour le contraste entre lumière et ténèbres qui donne un sens au tableau. En revanche, son « Pilate se lavant les mains », inspiré de la « Ronde de nuit », fut jugé « misérable et raté » par la critique.

Il a beaucoup regardé **Poussin**, dont on voit ici « Le Déluge » de 1664. Le regard de Turner est nettement plus critique vis-à-vis du maître. Dans son « Déluge » de 1805, les structures horizontales de Poussin deviennent des diagonales et les couleurs sont transfigurées. Si vous regardez ce tableau, vous n'êtes plus un spectateur passif, vous êtes placé au cœur du chaos et glacé d'effroi.

A Venise, Turner découvre **Canaletto** (1697-1768) qui est déjà très en vogue à Londres. Avec un culot monstre, il se confronte à lui, il en prend la substantifique moelle pour en faire autre chose. Et pendant douze ans, il fera des paysages vénitiens, les vendant un fort bon prix. Mais

finalement Venise importe moins que l'eau du grand canal. Dans « Le Grand canal à Venise » on ne voit et d'admire que le miroitement bleuté et la transparence de cette eau.

Avec le Français **Antoine Watteau** (1684-1721), l'Anglais va s'essayer aux fêtes galantes, mais il n'a décidément ni la grâce ni l'élégance de son maître, dont « Les Deux cousines » éclipsent le « Que voulez-vous » de Turner.

Se confronter à ses pairs

Turner a aussi beaucoup regardé ses contemporains et beaucoup tenté, par tous les moyens de surpasser ou d'éclipser leur célébrité.

Le « clash » avec le grand paysagiste **John Constable** (1775-1837) fut retentissant. En 1832, lors de l'exposition annuelle de la Royal Academy, une marine de Turner est accrochée à côté du grand tableau de Constable « L'inauguration du Waterloo Bridge », dont les vermillons sont éclatants. Qu'à cela ne tienne, Turner reviendra ajouter une bouée rouge sur sa marine Qui assurera son succès !

Mais on ne gagne pas à tous les coups. L'écossais **David Wilkie** (1785-1841) fut encensé pour ses scènes de genre, Turner se mit à en produire, mais la vie quotidienne du peuple n'était pas sa tasse de thé...

Lorsque **Wall Callcott** peint une bataille navale, Turner fait de même, mais l'échec est total.

A partir des années 1830 l'artiste « met le feu » à la peinture anglaise.

Il se détache de la représentation réaliste du paysage pour prendre une voie nouvelle, celle de la vision fantastique. Il utilise la lumière et les couleurs pures pour désintégrer la matière et parvenir au cœur même de la réalité et de sa dimension spirituelle. Les formes s'évaporent, tout s'embrase. Mais il déconcerte son public qui ne voit là qu'un « amas de couleur insensé ».

Adieu la nature sage et apaisée de Claude Le Lorrain, Turner vit au XIXe siècle, un siècle mouvementé dans lequel il s'inscrit.

- Le Vésuve est entré en éruption en 1794, la nature est donc implacable, ne se maîtrise pas. Les âmes sont troublées, accessibles au sublime des cascades, des glaciers, des tempêtes.

- En 1839 apparaît la photographie, terrible rivale pour les peintres. Jusqu'à Ingres, le dessin est la probité de l'art, il est intelligence et pensée. La couleur est tenue pour seconde, elle appartient à la sensualité et de ce fait elle est peu fréquentable. A présent la peinture ne peut plus être imitation et Turner va se détourner définitivement du dessin.

- Le XIXe enfin est celui de la première Révolution industrielle, qui s'enclenche d'abord en Angleterre, avec la machine à vapeur et l'irruption du mouvement rapide des steamers (bateaux à vapeur) qui remplacent les clippers (voiliers) et des chemins de fer qui remplacent les galops des chevaux. Turner va donc essayer de rendre compte de ce mouvement induit par

la vitesse, des fumées crachées par ces furieuses machines, des formes qui se dissolvent dans le regard.

Oscar Wilde a eu ce mot : « avant Turner, il n'y avait pas de brouillard à Londres ». Ainsi les peintres vont donner à voir ce que sans eux on n'aurait pas vu.

Les dernières salles de l'exposition proposent les toiles de celui qui a fait du paysage un genre majeur, elles sont magnifiques (courez y vite si vous êtes pressé).

Regardez « La Plage de Calais à marée basse, des poissardes récoltant des appâts, 1830 » vous serez frappé par la force émotionnelle extraordinaire des lumières d'un soleil couchant.

La contemplation de « La Tempête de neige, bateau à vapeur au large d'un port » de 1842 vous glacera d'effroi. Sa composition succincte, sa palette presque monochrome avaient déconcerté ses contemporains et suscité des sarcasmes.

Turner et la postérité

Dès l'âge de trente ans, Turner se soucie de sa postérité. Il rédige à plusieurs reprises un testament. Mais toujours on y retrouve la volonté que ses plus belles œuvres soient léguées à la National Gallery et accrochées à côté de celles du Lorrain. Ce qui fut fait. Il a été enterré à la cathédrale Saint-Paul, avec tous les honneurs.

Maryse Verfaillie

Publié le 13 mars 2010